

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 76—Samedi, 17 octobre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00

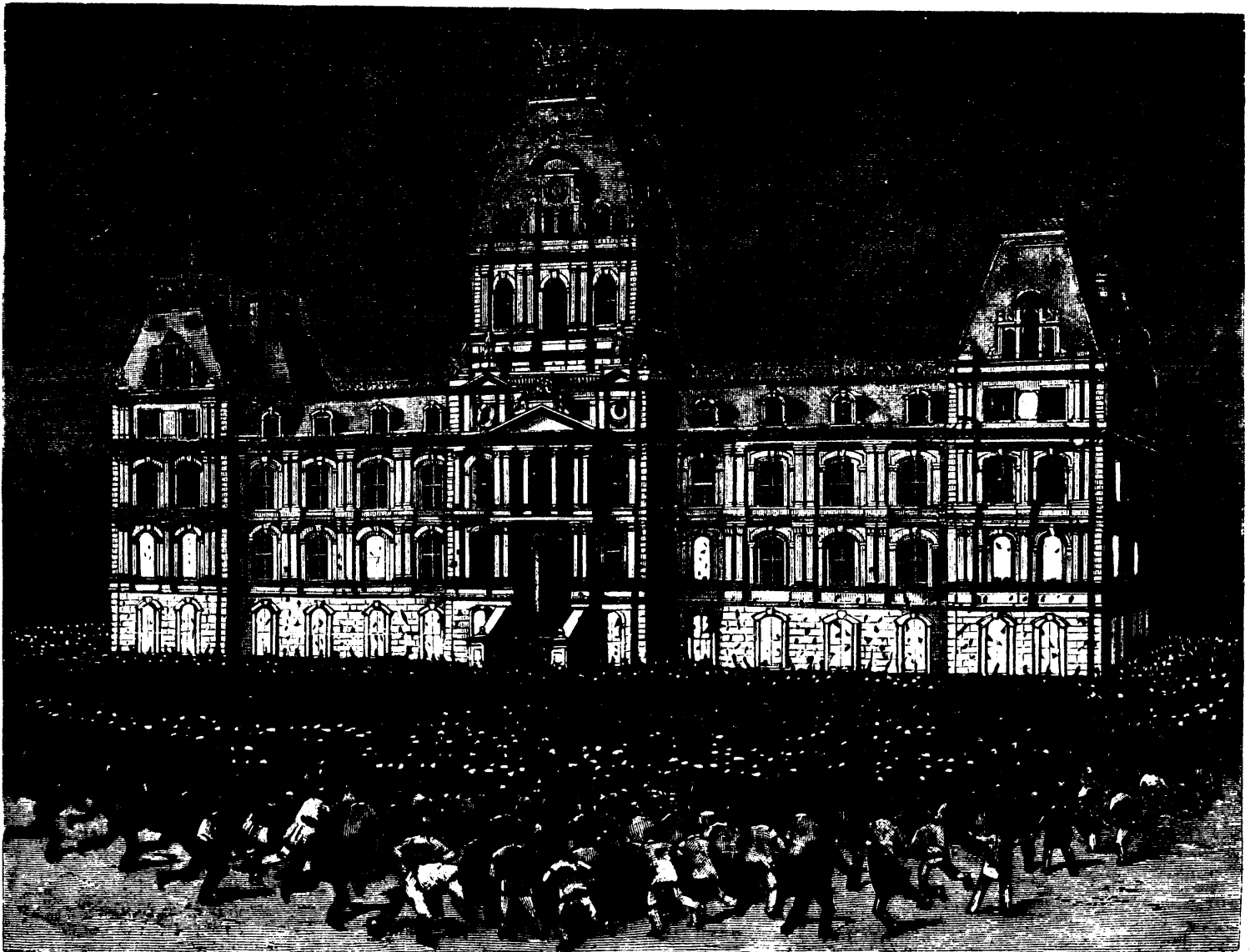


S. A. LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS



S. A. LE PRINCE WILDEMAR, DE DANEMARK

UN MARIAGE PRINCIER



MONTREAL. — SCÈNES EN FACE DE L'HOTEL-DE-VILLE, PAR LES ANTI-VACCINATEURS, DANS LA SOIRÉE DU 28 SEPTEMBRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 17 octobre 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Souvenir de la baie, par Noël Pays.—Soleil d'automne, par Charles.—L'espérance et le souvenir—Un mariage princier.—La Porteuse de Pain (suite).—Le Temps est un grand maître.—A Jaffa —Récitations de la famille.—Rébus.—Choses et autres.

GRAVURES : Montréal : Scènes en face de l'hôtel-de-ville, par les anti-vaccinateurs.—Un mariage princier.—Retrouvé.—Jaffa : La maison de Simon le Tanneur.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel de nos primes, M. l'abbé A. DeGaspé, de Notre-Dame de Lévis, Québec, a gagné la prime de \$50.00 ; M. Joseph Prévost, 4, rue Mignonne, Montréal, \$25.00 ; M. François Potvin, 404, rue Saint-Patrick, Montréal, \$15.00 ; Madame Joseph Millot, 246, rue Aqueduc, Montréal, \$5.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

M. FERDINAND BÉLAND, 264, rue Saint-Jean, Québec, est l'agent-général du MONDE ILLUSTRÉ pour le district de Québec.

ENTRE-NOUS

J'ai assisté samedi dernier à la bénédiction des nouveaux hôpitaux destinés aux variolés. Cette cérémonie, intéressante en toutes circonstances, puisqu'elle est le couronnement de la première phase de la vie d'un édifice et le commencement de son existence réelle, avait ce jour-là un caractère plus grandiose, plus triste et plus morne qui s'harmonisait admirablement avec la lumière terne et l'horizon gris du paysage qui entourait le nouveau monument hospitalier.

L'isolement de ces constructions qui semblent destinées à servir pendant de longs mois, prête aussi à la tristesse.

Et sachant que les édifices que nous allions visiter auraient dû servir de lieu de réunion pour le combat de la paix, la lutte des industries, et sont destinés à brûler des mille produits de l'industrie, alors qu'on venait de les transformer en salles de souffrance et d'agonie, je me mis à murmurer tout bas que l'homme s'agite et que Dieu le mène.

L'homme voulait une exposition, il a un hôpital.

.

Donc, ce jour-là, le ciel était morne et le vent froid d'automne dépouillait les arbres multicolores.

Les évêques, le maire, les échevins, les journalistes, les médecins et quelques philanthropes, arrivaient en voitures aux terrains de l'exposition, dernier asile des malheureux que le fléau aura frappés.

Demain, c'est aujourd'hui maintenant, on fera un détour pour éviter de passer trop près de ce séjour, comme sur les rives du Bosphore les barques dorées des riches musulmans s'écartent de la Tour de la Peste.

Quelques lits étaient déjà disposés à droite et à gauche des salles, des lits sur lesquels se tordent déjà de pauvres petits êtres dans les dernières convulsions.

Puis, quand la mère viendra pour demander son enfant, on lui répondra que l'ange est envolé et qu'il ne reste plus sur terre qu'un petit cadavre froid, sur les lèvres duquel elle n'aura même pas le droit de déposer un dernier baiser, car il faut penser aux autres petits et les préserver de la contagion.

Que ce doit être triste de mourir dans ces salles froides et nues !

.

Mais—si toutefois une mère peut se consoler—le regret de la pauvre femme pourra être atténué

par la pensée que son cher petit a retrouvé près de lui des cœurs dévoués, bons et tendres comme le sien.

Les Sœurs de Charité sont là.

Je vous ai déjà plus d'une fois exprimé toute l'admiration que j'éprouve pour ces saintes filles, mais ces sentiments ne sont jamais assez définis ; il faut répéter souvent les éloges de ces femmes admirables, c'est tout ce que nous pouvons faire, c'est là que doit se borner notre reconnaissance, puisqu'elle n'attend rien de la terre et tout du ciel.

Je les ai vues samedi, calmes, souriantes, attendant le combat, la lutte avec la souffrance. Hier elles ont exposé leur vie, demain elle reparaitront sur le champ de bataille, toujours prêtes, jamais lassées, et cela durera ainsi jusqu'à ce qu'elles tombent à leur tour, sans force et sans souffle.

On la transportera alors là-bas, où reposent ses devancières, et une autre prendra sa place, avec le même courage et le même sourire.

.

Pendant que tout était si calme ici, cent mille personnes étaient réunies, à New-York, sur les bords de la mer, retenant leur souffle et l'œil fixé sur un point.

On allait faire sauter une île, un rocher colossal, Flood Rock, qui gênait la navigation.

Ce n'était pas un mince travail, et les Américains ont droit d'être fiers d'avoir trouvé un homme, un ingénieur de grand talent, le général Newton, (un grand nom), qui soit parvenu à mener cette œuvre à bonne fin.

Déjà, en 1876, on avait fait sauter une partie du colosse de granit, mais ce n'était pour ainsi dire qu'un essai, car l'explosion de la semaine dernière à eu des proportions beaucoup plus gigantesques.

Comme il y a neuf ans, c'est la petite fille du général, une bambine de onze ans, qui a touché le bouton qui complétait le circuit électrique et mis le feu à la mine.

Deux cent quatre-vingt-trois milles livres de dynamite ont réduit en pièces la masse de pierre !

.

Retrouvé !

Tel est le titre d'une des gravures que LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui.

Retrouvé !

Courant toujours devant lui, à la recherche de jolies fleurs émietées dans la prairie, le charmant blondin s'est enfin fatigué, et, trouvant l'ombre fraîche des grands bouleaux, il s'est couché, insouciant comme on l'est à son âge, et s'est endormi en rêvant de jolies fleurs et de la joie qu'il procurerait à sa maman en les lui apportant.

Mais..... la jeune mère ne voit plus son cher petit.....

On cherche, on explore la plaine fleurie, rien, rien.....

Les herbes sont hautes et la prairie est grande !

Enfin, le père voit quelque chose de blanc dans le bosquet, là-bas. Il court, il arrive, c'est lui !

Vite un signal : il agite son mouchoir.

Retrouvé !

Pauvre maman ! elle ose à peine croire à la bonne nouvelle, regardez-là, je renonce à une plus longue description de ce charmant petit tableau.

.

Il paraît que le Conseil-de-Ville de Montréal ne veut plus que l'on assassine ses gardiens de la paix.

Si étrange que puisse paraître cet avancé, j'en garantis l'exactitude.

Autrefois, on avait bien soin de leur dire, en leur remettant leur bâton, qu'on ne leur donnait pas une arme, mais seulement un emblème de l'autorité dont ils étaient revêtus, et qu'ils ne devaient s'en servir qu'à la dernière extrémité.

Cette petite confiance, qu'on faisait aux gardiens de la paix en leur donnant leur uniforme, n'était pas ignorée des voleurs et des vagabonds, ennemis naturels de la police, et ils en faisaient leur profit en cassant sans remords la tête des *polliceman*.

A l'avenir, ceux-ci auront le droit de se défendre.

Je sais bien que ceux qui n'aiment pas les changements trouveront beaucoup à redire à cette innovation, mais d'un autre côté il leur faudra bien admettre qu'au train dont on y allait depuis quelque

temps, nous n'aurions plus conservé un seul gardien de la paix.

.

Autre innovation.

On va organiser, à Montréal, une escouade de police montée — tout comme dans la plus petite ville d'Europe.

Les municipalités environnant Montréal devraient bien en faire autant, ou tout au moins s'entendre entre elles de manière à chasser les bandits qui battent et volent les honnêtes gens qui s'aventurent hors des limites de la cité.

.

C'est le temps des vendanges—même au Canada ! Ce : même au Canada, peut sembler un peu dur à avaler, mais c'est cependant la vérité.

La culture de la vigne fait les plus grands progrès depuis quelques années, et il n'est plus rare de voir un cultivateur consacrer quelques arpents au fruit qu'aimait tant Noé, de biblique mémoire.

La semaine dernière, le hasard m'a mené à Lachine, où j'ai admiré de magnifiques raisins et des pommes splendides, dans un verger des mieux cultivés.

Voulant connaître le nom de l'intelligent propriétaire, je me suis informé, et jugez de mon étonnement quand j'ai appris que c'était un amateur, un employé d'une des principales banques de Montréal, qui porte un nom prédestiné, c'est M. F.-B. Lafleur.

Les raisins que j'ai vus dans cette propriété ont poussé et mûri en plein air, ils sont bien formés, dorés et parfumés comme ceux que l'on récolte dans les pays du soleil.

La culture de la vigne rapporte de jolis bénéfices, quand elle est faite avec intelligence, et je ne vois pas pourquoi elle ne continuerait pas à prendre plus d'extension encore.

L'exemple que je vous cite est facile à suivre, il faut du courage et beaucoup de bon sens, deux qualités que l'on trouve généralement réunies chez tout bon Canadien.

.

Décidément, je crois que nous allons assister à un grand duel de nations en Europe.

Les dernières dépêches sont des moins rassurantes. Jugez-en :

L'impression s'accroît dans les capitales européennes que la diplomatie a été impuissante à résoudre la question roumélienne, grâce à l'attitude belliqueuse de la Serbie et de la Grèce, qui se proposent toutes deux de combattre contre la domination bulgare, à moins que le *statu quo* ne soit rétabli.

Le *Times* est très alarmiste sur la question.

Le premier ministre Serbe, M. Carasuanin a dit au correspondant du *Times* : "Si on la pousse au désespoir, la Serbie sera le volcan qui ébranlera plus d'un empire. Nous ne pouvons pas permettre de prépondérance dans la péninsule des Balkans."

La Macédoine ne peut rester tranquille, car dans le cas d'une guerre, la Grèce et la Serbie envahiront probablement ce territoire.

Les journaux de Londres envoient des correspondants spéciaux en Roumélie. Le correspondant du *Times* y est déjà, et M. William, représentant du *Chronicle*, est en route, mais tant des meilleurs journalistes ont été tués au Soudan, que les éditeurs ont de la difficulté à trouver des hommes compétents.

Vous voyez qu'il faut s'attendre à tout.

.

C'est demain que doivent avoir lieu les dernières élections de la Chambre des députés, en France.

Les républicains auront la majorité, mais une majorité qui ne saurait être suffisante pour former un ministère stable, et les nouvelles reçues depuis huit jours n'ont nullement modifié mon opinion sur ce point.

On parle d'expulser les princes de la famille d'Orléans. Cette mesure draconienne ne ramènera pas les esprits, et ce n'est jamais ainsi que j'ai entendu la liberté.

Mais nous vivons à une époque où il ne faut s'étonner de rien.

LÉON LEDIEU.

SOUVENIR DE LA BAIE

A UNE JEUNE FILLE

Ne m'aviez-vous pas dit, en quittant cette plage,
Que votre esprit parfois reviendrait s'y bercer
Puisque nos cœurs avaient dans le même baiser
Aux horizons d'azur fait le même voyage.

Quand le dernier accord qui nous faisait valser,
De ses airs enivrants emplissait le bocage,
N'ai-je pas essayé sur votre frais visage,
Les pleurs qu'un prompt départ vous avait fait verser ?

Et j'espérais du moins que la saison nouvelle
Vous verrait revenir, intrépide hirondelle,
Sur ces bords enchantés renouer nos amours

Mais en face des flots les témoins de nos rêves,
J'erre maintenant seul devant ces mêmes grèves
Où je vous cherche encore en vous pleurant toujours.

NOËL PAYS.

Baie de Long-Branch, août 1885.

LE SOLEIL D'AUTOMNE

BRUMES et rosées précèdent maintenant le lever du soleil.

C'est dans un nuage d'encens et un lit de diamants que monte le souverain lumineux que presque tous les peuples adoraient, à l'origine, comme le dieu du monde.

Je ne sais rien de plus grandiose, en effet, que le spectacle donné, en cette saison, par l'aurore attardée dans les brouillards, puis s'épanouissant largement à l'horizon. On dirait une urne de flamme qui se penche et se vide dans la nue. Mille feux scintillants comme des étincelles s'allument sur la plaine humide et dans les verdure mouillées, et de longs fils d'argent épars sur les gazons semblent la robe de gaze que l'aube a déchirée en s'envolant dans l'espace. On sent déjà qu'il faut un effort à la lumière pour vaincre l'ombre persistante et les premières enveloppes dont l'hiver l'enchaînera bientôt. Elle n'en paraît que plus triomphante et plus victorieuse.

Comme tes caresses sont douces, ô soleil d'automne !

Arrivant après les nuits fraîches, tu sembles venir de plus loin que le soleil d'été, comme un ami plus persévérant et plus fidèle. L'inattendu de ta chaleur pénètre plus profondément. Elle étonne et charme comme la gaieté de certains vieillards attardés joyeusement au déclin de la vie. Tu es, d'ailleurs, un astre de luxe, car tu ne fais plus mûrir, soit dit sans reproche, aimable soleil d'automne.

Mais quelle illusion de richesse tu répands sur ton passage ! Tu parais d'autant plus charmant que tu es plus inutile. C'est un faste à la portée de tous que tu nous apporte sur tes rayons. Tu donnes aux haillons mêmes un certain air de fête, comme le soleil d'Espagne qui trouve des splendeurs pour la misère elle-même.

Combien de temps te garderons-nous encore ? Combien de jours ? Combien d'heures peut-être ? car tu traînes sur tes pas, quelque orage, sans doute, dans lequel tu disparaîtras sans retour parmi les neiges et les frimas. J'ai donc voulu te saisir au passage pour te faire un compliment reconnaissant, fugitif et doux soleil d'automne !

CHARLES.

L'ESPÉRANCE ET LE SOUVENIR

ON venait de sortir de table et l'on prenait le café au salon. Bientôt l'atmosphère, atténuée de plus en plus par le calorique, alourdie par le parfum des fleurs, les haleines chaudes, alanguissaient légèrement les sens, les étalant dans un bien-être comme dans une ouate impalpable. On se sentait bien, *confortable*. L'esprit, éthéré par les grands crus, devenait plus alerte ; incapable d'une tension, d'un effort, de toute pesée dont la lourdeur l'eût accablé, il saisissait néanmoins plus vite, avec la subtilité de l'intuition affinée. Les mots pétillaient maintenant d'abondance, venus soudain en bulles d'azur dans le cerveau sous l'influence des bouquets chauds de Bourgogne.

Autour de la maîtresse de la maison stationnait une cour d'admirateurs : tout le dessus du panier dans les lettres et le gratin parisien. Elle présidait ce cénacle en reine, ou plutôt en Calliope, car elle venait de prendre l'initiative d'un jeu d'esprit très à la mode à Paris pour le moment : les définitions ; et, selon sa propre expression, elle feuilletait son monde. Aussi, dès qu'une question était posée par elle, c'était à qui s'ingénierait pour trouver une réponse juste ou faire pétiller un mot heureux.

Présentement, c'était un jeune poète qui avait la parole. Sur cette demande : " Qu'est-ce que le cœur ? " il improvisait cette poétique réponse :

— Le cœur ? C'est le nid douillet d'un petit oiseau qui, quand il rêve, s'y blottit et nous tient délicieusement tiède ; mais quand il souffre, il se met à battre des ailes, et, trouvant sa position étouffante, il s'envole en nous égratignant avec ses pattes... Ce jour-là, ce sont ceux de désillusion, d'amertume, de tristesse ; le nid est alors tour noir de vide et tout grand ouvert aux rafales pleines de pleurs de l'imagination... mais bientôt les gouttelettes de sang s'effacent... l'oiseau revient, et peu à peu, se blotissant de nouveau douillettement, il sèche l'humidité des larmes avec son duvet couleur espérance... Et maintenant, si vous ne me croyez pas, relisez l'histoire, vous y verrez qu'à la mort de Jeanne d'Arc les soldats anglais virent une colombe s'envoler des cendres du bûcher...

La définition était heureuse, et c'était celle d'un poète : on applaudit à outrance... Puis, quand l'enthousiasme fut un peu calmé, les questions grèlèrent de nouveau de tous les côtés.

Successivement s'égrenèrent des réponses plus ou moins réussies sur l'amour, sur l'amitié, sur le charme qu'on appela : " Une harmonie de grâces." Sur la bonté qu'un clubman définit ainsi : " Le chemin de la bêtise." Ce à quoi, un gros homme à figure apoplectique, riche comme Crésus, mais avare comme Harpagon, répliqua : " Dites plutôt que c'est un capital qui ne rapporte rien."

A la demande : " Qu'est-ce qu'une larme ? " une jeune veuve, à figure douce, au sourire élégiaque, répliqua : " Une perle qui vient d'un océan de larmes..." On sourit méchamment en chuchotant.

Deux vieilles amies, assises côte à côte, échangeaient mutuellement en souriant un compliment comme on échange une balle en duel. L'une, à la demande : " Qu'est-ce qu'un soupir ? " dit de sa voix la plus mielleuse, en soulignant du regard la mise prétentieusement jeune de son amie et son fard, strictement étalé : " C'est une aigreur du cœur..."

A la demande suivante : " Qu'est-ce qu'un sourire ? " l'autre répliqua en se pinçant les lèvres et en fixant le râtelier de sa voisine : " Un sourire ? une réclame pour de jolies dents !..."

Puis il y eut une explosion de rires, et l'on remarqua bien des rougeurs voilant de jeunes fronts quand, sur la demande : " A quoi pensent les jeunes filles, " un vieil académicien répliqua avec la finesse et la bonhomie d'un grand papa : " A monsieur Chose..."

Le gros richard à figure apoplectique se décocha ensuite à lui-même une vérité sans s'en douter : " La conscience, fit-il, c'est une pierre poreuse à travers laquelle tout se clarifie à la longue comme l'eau vaseuse à travers un filtre."

Et tout le monde approuva...

Après cela le jeune poète eut de nouveau un succès avec cette poétique définition de la douleur : " Une larme semée à notre naissance et qui germe toujours..."

A ce moment, la mère de la maîtresse de la maison, la douairière de Charmore, qui venait de terminer sa partie d'échecs avec son vieil ami le général Marjane, retira ses lunettes, inclina de côté l'abat-jour de la lampe pour en projeter la réflexion sur les invités, et avec un sourire de bienveillance et de bonté, elle dit à haute voix :

— Et qui peut me dire la différence entre l'espérance et le souvenir ?

Quelques réponses s'envolèrent, mais à chacune d'elles la douairière hochant la tête répondait :

— Non ! ce n'est pas ça !...

Puis, devant ses interrogations muettes des regards, elle ajouta :

— L'espérance et le souvenir c'est tout un... et c'est tout le contraire.

On se récria. C'est une énigme que cela, exclama-t-on de toutes parts. Mais la douairière, se levant, se mit à dire :

— Eh ! bien, puisque vous ne voulez pas comprendre, je vais vous faire palper cette vérité par Jeanne, ma petite-fille.

Alors, prenant la fillette par la main, elle traverse le salon, et, suivie de tout le monde auquel elle recommande le silence, elle monte au premier étage et pénètre dans la chambre de bébé où, sur les genoux de sa nourrice, dort son dernier petit-fils âgé d'un mois.

— Regarde, dit alors à mi-voix à sa petite-fille, la grand-mère en lui montrant des yeux bébé et à quelques pas de lui Anna, la vieille servante de la famille tombée en enfance, mais qu'on garde par charité, et qui, affaissée sur une chaise, sommeille en radotant des mots confus... Remarque, reprend-elle, les cheveux de bébé et ceux d'Anna.

Ce ne sont que quelques mèches clairsemées.

— Oui, mais ici elles sont d'or et là-bas toutes d'argent.

— Ecoute maintenant, tous les deux balbutient dans leur rêve...

— Oui, mais le gazouillement de bébé est limpide et clair, et les paroles d'Anna semblent des sons fêlés.

— Examine à présent leurs bouches, continua la douairière, ni l'une ni l'autre n'ont de dents...

— Oui, fait Jeanne, qui se rappelle les comparaisons de tantôt avec les fleurs, mais les lèvres de bébés sont deux roses, et ces roses chez la vieille sont fripées et foncées.

— Et leurs yeux ? reprend la douairière, as-tu remarqué que tous les deux les ont si tendres qu'ils ne peuvent pas supporter la crudité de la lumière ?

— Oui, répliqua la fillette, mais leurs yeux sont comme leurs lèvres : ceux de bébés sont des bluets de printemps à peine éclos, ceux d'Anna des bluets d'automne qui se fanent.

— Eh ! bien, maintenant que tu as examiné l'un et l'autre reprend alors la grand-mère, comprends-tu pourquoi l'espérance et le souvenir sont semblables quoique tout différents ?

— Qui, répond l'enfant, la vieille c'est le souvenir ; bébé c'est l'espérance... Et tous les deux c'est la même chose, mais c'est tout le contraire !...

H. CONTI.

UN MARIAGE PRINCIER

(Voir gravures)

Le mariage du prince Waldemar, fils du roi de Danemark, avec la princesse Marie d'Orléans, fille du duc de Chartres, a été annoncé officiellement dans un dîner de famille, donné à Gmuden.

Les fiançailles ont eu lieu le 7 septembre, au château de Fredensborg, et le mariage sera célébré le 22 courant, à Eu.

Le prince Waldemar, lieutenant en premier dans la marine danoise, est âgé de 27 ans ; c'est un élégant et beau cavalier ; il est le dernier des enfants du roi Christin.

Sa jeune fiancée, la princesse Marie-Amélie-Françoise-Hélène d'Orléans, est née à Ham, en Angleterre, le 13 janvier 1855, du mariage du duc de Chartres avec la princesse Françoise d'Orléans, fille du prince de Joinville.

Par cette union, la princesse Marie d'Orléans deviendra la belle-sœur de la princesse de Galles, de l'impératrice de Russie, du roi de Grèce et de la duchesse de Cumberland.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les personnes qui se livrent à des travaux délicats et demandant beaucoup d'attention, éprouvent au bout d'un certain temps une grande fatigue de la vue qui se manifeste par le passage d'ombres momentanées.

Lorsqu'on éprouve un commencement de fatigue, il faut fermer les yeux pendant quelques secondes et se lotionner ensuite avec de l'eau fraîche.



RETROUVÉ !



JAFFA. — LA MAISON DE SIMON LE TANNEUR

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

XIII

LUCIE, en ouvrant les yeux, jeta autour d'elle un regard vague d'abord, puis inquiet. Son front se plissa. Un grand travail sembla se faire dans son esprit. Tout à coup elle aperçut maman Lison et voulut pousser un cri de joie que la douleur causée par sa blessure fit expirer à demi sur ses lèvres. Jeanne se pencha vers le lit.

—Vous me reconnaissez, cher mignonne? demanda-t-elle.

—Oui, oui, fit Lucie d'une voix faible, mais je ne reconnais pas l'endroit où je me trouve. Je ne l'ai jamais vu; où suis-je donc?

—Vous êtes chez monsieur le commissaire de police de Bois-Colombes.

Ces mots suffirent pour rappeler à Lucie ce qui s'était passé la veille au soir.

XIV

Le commissaire s'approcha de la jeune fille à son tour.

—Vous étiez blessée, mademoiselle, lui dit-il, et c'était un devoir pour moi de vous donner ma maison pour asile.

—Oui, oui, je me souviens, murmura Lucie, je venais de porter une robe de bal à la Garenne. Je suivais la voie du chemin de fer pour gagner Bois-Colombes et reprendre le train de Paris. Un homme, tout à coup, s'est dressé devant moi et m'a frappée. A partir de ce moment jusqu'à celui où je viens d'ouvrir les yeux, il n'y a que ténèbres.

—Avez-vous vu le visage de l'homme qui vous a frappée? demanda le commissaire.

—Non, monsieur, la nuit était trop noire.

—Vous aviez sur vous une montre, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur, une montre en or, avec sa chaîne.

—Et un porte-monnaie?

—Oui.

—Que contenait-il?

—Une trentaine de francs, et un billet de retour du chemin de fer.

—C'est évidemment pour faciliter le vol qu'on a essayé de vous tuer. Toutes les montres portent un numéro d'ordre. Savez-vous le numéro de la vôtre?

—Non, monsieur.

—Où l'avez-vous achetée?

—On m'en a fait cadeau, mais je sais qu'elle venait d'une boutique d'horlogerie de la rue Saint-Antoine, au coin de l'impasse Guéménée.

Le commissaire écrivit l'adresse.

—Est-il indiscret, fit-il ensuite, de vous demander le nom de la personne à qui la montre a été vendue?

—Nullement. Cette personne est mon futur mari, M. Lucien Labroue.

Le commissaire écrivit cette nouvelle indication et reprit :

—Le misérable assassin cherchera certainement à se défaire de la montre volée. En connaissant le numéro, nous arriverons sans doute à trouver sa piste.

—Je dois être blessée gravement, dit Lucie, car je souffre beaucoup.

—Vous devez souffrir en effet, mon enfant, répondit le médecin. La blessure est profonde, mais je vous affirme qu'elle ne met point vos jours en danger, et même qu'elle sera vite guérie. Il est heureux que cette brave femme qui vous connaît ait suivi le chemin où vous étiez tombée sous les coups de votre assassin. Sans elle, vous seriez morte, non de votre blessure, mais de la perte du sang.

—Ma bonne Lison, je vous dois la vie fit Lucie en tendant les bras à la porteuse de pain.

Jeanne serra la jeune fille sur son cœur avec effusion. Lucie poursuivit :

—Depuis combien de temps suis-je ici?

—Depuis la nuit dernière.

—Est-ce que je ne pourrais pas retourner chez moi, à Paris?

Le commissaire se tourna vers le docteur. Son attitude et son geste signifiaient clairement :

—Peut-on permettre ce voyage?

—Partez donc, ma brave femme, ajouta le magistrat en s'adressant à Jeanne Fortier. Mademoiselle sera bien gardée.

La porteuse de pain embrassa de nouveau Lucie et sortit pour courir à la gare. En arrivant rue Dauphine, elle reçut une violente commotion en pleine poitrine. Les volets de la boutique étaient clos, et sur la devanture était fixée une feuille de papier portant ces mots :

FERMÉ POUR CAUSE DE DÉCÈS.

Jeanne, le cœur très gros, entra dans la maison par l'allée et gagna l'arrière-boutique où se trouvaient madame Lebel, son gendre et sa servante. Tous les trois pleuraient.

—C'est fini, maman Lison, dit Lebrét d'une voix entrecoupée; ma pauvre femme est morte.

La porteuse de pain, les yeux pleins de larmes, murmura.

—Vous me pardonnerez, M. Lebrét, de ne pas être revenue hier soir.

—Ma belle-mère m'a dit que vous aviez été retenue, et vous êtes toute pardonnée, maman Lison; ma pauvre femme vous a demandée avant de mourir. Elle aurait voulu vous voir. Elle vous aimait beaucoup. Vous ne me quitterez pas, maman Lison. Vous resterez porteuse ici, comme de son vivant.

Jeanne sanglotait. Quand elle se fut un peu calmée, elle balbutia :

—J'aurais voulu, M. Lebrét, vous demander la permission de retourner aujourd'hui, à Bois-Colombes, près de ma pauvre blessée.

—Vous le pouvez, Lison.

—Et comment va-t-elle, cette enfant? fit madame Lebel.

—Aussi bien que possible. La blessure, quoique profonde, ne met point sa vie en danger. Je retourne là-bas, enfin de la ramener ce soir à Paris.

—Allez donc. La boulangerie sera fermée pendant deux jours, et la bonne vous remplacera pour porter le pain qu'on cuira dans le four d'un voisin.

—Demain matin je serai ici et je reprendrai mon service, répliqua Jeanne; je dois être avec vous quand on conduira au cimetière ma pauvre patronne qui était si bonne pour moi.

Ces paroles firent redoubler les larmes de la mère et du mari. La porteuse de pain se retira. Elle alla vivement prendre une tasse de café au lait à la crêmerie la plus proche et elle regagna le chemin de fer où elle monta dans le train partant. Il était à peu

près trois heures lorsqu'elle s'assit à côté du lit de la blessée. Lucie dormait profondément et la femme du commissaire, ainsi qu'elle l'avait promis, veillait sur son sommeil.

Tandis que Jeanne arrivait à Bois-Colombes, on était fort étonné chez madame Augustine de ne pas voir Lucie rendre compte de la livraison faite par elle la veille au soir. Le temps s'écoulant et le silence de la jeune fille devenant incompréhensible, madame Augustine envoya une de ses ouvrières au quai Bourbon. L'ouvrière revint au bout d'une heure en disant que mademoiselle Lucie, partie la veille de chez elle pour aller à Bois-Colombes, n'était point encore rentrée. Cette absence sembla tellement étrange à la grande tailleur, qu'elle expédia, très inquiète, une domestique à la Garenne de Colombes. Ce domestique apporta l'assurance que la jeune ouvrière avait



Lucie, d'une main un peu tremblante, traça les lignes suivantes.—(Voir p. 191 col. 1)

—Ce sera, je crois, sans aucun inconvénient, lorsque j'aurai fait un pansement sérieux, répondit le médecin, mais point avant ce soir.

—Maman Lison, vous ne me quitterez point, n'est-ce pas? demanda Lucie à Jeanne.

—Non, ma mignonne. Je voudrais cependant bien aller jusqu'à la rue Dauphine, prévenir mon patron et voir ce qui se passe. Je ne resterai que le moins de temps possible,

—C'est vrai, maman Lison, il faut prévenir. Allez là-bas. Mais revenez vite.

—Oh! soyez tranquille.

—Du reste, mon enfant, dit le commissaire de police, soyez sans crainte. Vous ne resterez point seule. Ma femme elle-même vous tiendra compagnie jusqu'au retour de madame.

—Vous êtes bon, monsieur, et je vous remercie.

quitté la maison de monsieur le maire entre onze heures et un quart et onze heures et demie pour revenir à Paris. L'inquiétude de madame Augustine devint de l'effroi. Bientôt, dans l'atelier, on ne parla que de la disparition de Lucie. La tailleurse croyait à un malheur. Elle aimait beaucoup la jeune fille, elle l'estimait infiniment, et se reprochait de l'avoir exposée en l'envoyant, si tard, à la Garenne. Vers sept heures et demie, madame Augustine dit à mademoiselle Amanda :

—Ma chère enfant, voulez-vous m'obliger ?

—Mais certainement, madame.

—Eh bien, en sortant d'ici, prenez une voiture à mes frais, allez au quai Bourbon vous informer si Lucie a reparu, et revenez me le dire.

Mademoiselle Amanda fit la grimace, mais répondit :

—Avec plaisir, madame.

Elle changea rapidement de costume, et, à huit heures précises, descendit dans la rue où Ovide l'attendait.

—Encore une corvée ! s'écria-t-elle en le rejoignant.

—Quelle corvée ?

—Cette péronnelle de Lucie a disparu.

—Disparu ! répéta Soliveau avec une surprise fort bien jouée.

—Oui, mon cher.

—Mais, comment cela ?

—Elle a quitté la Garenne de Colombes à onze heures et demie du soir, et on ne l'a pas revue depuis.

—Aurait-elle donc été victime d'un crime ou d'un accident ?

—La patronne en a peur et m'envoie chez elle pour savoir si on a enfin de ses nouvelles.

—J'ai bien envie d'aller avec vous

—J'allais justement vous demander de me conduire.

Ovide prit une voiture à l'heure et donna l'ordre au cocher de les mener au quai Bourbon. Le misérable était bien aise d'apprendre si la jeune fille avait été reconnue et si le bruit de sa mort violente était arrivé déjà à la maison qu'elle habitait. Il attendit donc avec un peu d'impatience et beaucoup de curiosité que mademoiselle Amanda eût interrogé la concierge. L'essayeuse entra dans la loge.

—Mademoiselle Lucie est-elle revenue ? demanda-t-elle.

—Non, mademoiselle, et vous me voyez bien tourmentée de son absence. Si elle n'est point rentrée demain matin, j'irai prévenir le commissaire du quartier.

XV

Amanda, qui s'inquiétait fort peu de Lucie, n'avait point questionné davantage.

Et elle rejoignit la voiture.

—Eh ! bien ? lui demanda le pseudo Arnold de Reiss.

—On n'a pas entendu parler d'elle. Retournons à la rue Saint-Honoré, je prévientrai madame du résultat de ma démarche et nous dînerons ensuite.

Ovide, s'il avait été seul, se serait frotté les mains avec enthousiasme. Il était certain désormais de n'avoir pas manqué son coup.

* * *

Nos lecteurs se souviennent que le médecin de Bois-Colombes avait autorisé le retour de Lucie à Paris. En conséquence, ils doivent s'étonner que la jeune fille ne fût point déjà rentrée chez elle au moment où l'essayeuse de madame Augustine se présentait au quai Bourbon, à huit heures et demie du soir. Nous allons leur expliquer ce retard. Lorsque Jeanne Fortier, revenant de Paris, arriva à Bois-Colombes, Lucie dormait sous la garde de la femme du commissaire. Le commissaire lui-même venait de partir afin de rendre compte au parquet des événements accomplis le soir précédent. Le sommeil de Lucie, calme d'abord, était devenu peu à peu singulièrement agité. Quand elle se réveilla, elle se trouvait en proie à une fièvre violente. Le docteur, lorsqu'il vint pour visiter la blessée, fut très inquiet de cette fièvre à laquelle il ne s'attendait pas, qui pouvait amener des complications dangereuses, et, revenant sur l'autorisation donnée le matin, il déclara le transport immédiat de la jeune fille impossible.

—Tout ce que je puis permettre, ajouta-t-il, c'est de conduire mademoiselle dans un hôtel du

pays, si sa présence ici gêne monsieur le commissaire.

La femme du magistrat se récria :

—Cette jeune fille restera près de nous, docteur, dit-elle vivement, et nous la soignerons comme si elle était notre enfant.

Lucie remercia d'une voix faible l'excellente femme qui lui témoignait un si affectueux dévouement, et elle jeta un regard à Jeanne Fortier. La porteuse de pain comprit l'expression de ce regard.

—Je ne vous quitterai pas non plus, chère mignonne ; répliqua-t-elle. Je serai cependant obligée d'aller à Paris demain, pour les obsèques de ma pauvre patronne.

—Madame Lebret est morte ! balbutia Lucie.

—Cette nuit, après avoir vu sa mère.

—Lison, reprit la malade, vous irez faire votre service chez M. Lebret. Je ne veux pas que pour moi vous risquiez de perdre une place dont vous avez besoin, mais je vous demande de venir me voir un moment chaque jour, et de m'apporter les lettres qui pourraient être arrivées pour moi au quai Bourbon.

La jeune fille pensait à Lucien.

—Je le ferai, mignonne, répondit Jeanne. Peut-être voudrez-vous écrire ? ajouta-t-elle.

—Je défends la fatigue et la tension d'esprit, interrompit le médecin.

—Eh ! bien, j'écrirai, moi.

Et Jeanne continua, en s'adressant à la femme du commissaire :

—Ce sont des lettres de son fiancé, madame. Il est en voyage en ce moment, et il serait bien tourmenté si mademoiselle ne lui écrivait pas.

—Vous avez raison, ma brave femme. Il faut le prévenir, mais lui dire en même temps que sa future n'est point en danger, et que la guérison sera prompte. Cela, je l'affirme, appuya le docteur. L'arme n'a touché aucun organe essentiel ; les baleines du corset ont fait dévier la lame qui n'a pu que tracer un sillon dans la chair en contournant une des côtes. D'ici à huit jours, au plus tard, mademoiselle sera sur pied.

Le commissaire, revenant de Paris, entra dans la chambre. On lui rendit compte de ce qui venait d'être résolu. Il ratifia les paroles de sa femme, et se mit à l'entière disposition de la jeune fille avec une bonne grâce infinie. Vers neuf heures du soir maman lison se prépara à quitter Bois-Colombes, en promettant à Lucie de revenir le lendemain, et de lui apporter ses lettres s'il en était arrivé pour elle.

—Prévenez aussi ma patronne, dit Lucie.

—Oui, ajouta le commissaire, et engagez-là à tenir secrète la tentative dont mademoiselle a été victime. Nous voulons éviter que le fait soit connu, ébruité, et raconté dans les journaux. Le chef de la sûreté, que je viens de voir, désire que le silence se fasse autour de l'attentat.

—Pourquoi donc ? demanda le médecin.

—Pour une raison toute simple. En n'entendant parler de rien, les bandits qui infestent nos environs se sentiront rassurés et feront quelque imprudence grâce à laquelle nous pourrions mettre la main sur eux. Ils croiront que mademoiselle, blessée seulement, n'a point porté plainte, pour une raison ou pour une autre, et ils agiront sans défiance. De notre côté, nous ferons bonne garde. J'ai demandé des agents à Paris, et je pense qu'à partir d'aujourd'hui les voyageurs nocturnes n'auront plus à craindre pour leur vie dans nos parages. Affirmez donc tout simplement que mademoiselle a été victime d'un accident et non d'un crime.

Jeanne promit de se conformer aux instructions du commissaire, et elle partit. Tout entière à la pensée de sauver Lucie, la veuve de Pierre Fortier ne s'était point dit que le crime commis sur la jeune fille allait la conduire elle-même, comme témoin, en face des représentants de la justice et de la police qui, pour des raisons trop légitimes, lui inspiraient une profonde épouvante. Ce ne fut qu'en chemin de fer, en retournant à Paris, que cette pensée traversa son esprit, amenant à sa suite tout un cortège de sombres réflexions. Déjà un mot, un mouvement d'hésitation aurait pu la perdre dans le cours de la soirée précédente, car elle savait par Lucien Labroue que le signalement de l'évadée de Clermont avait été transmis à tous les commissariats et à toutes les brigades de gendarmeries. Elle se mit à trembler d'effroi en son-

geant au péril qu'elle venait d'affronter et à celui qu'il lui faudrait affronter encore. Enfin, aucun soupçon ne s'était élevé à son sujet dans l'esprit du commissaire à Bois-Colombes. D'ailleurs comment reconnaître Jeanne Fortier sous l'individualité si vraisemblable de Lise Perrin, surnommée "maman Lison," la porteuse de pain ? Dieu venait de la protéger. Il la protégerait de nouveau sans doute. Ses terreurs se dissipèrent et sa pensée retourna près de Lucie.

—Chère mignonne qu'on a failli tuer ! balbutia-t-elle. Si au lieu de la trouver blessée, mais vivante, je n'avais relevé que son cadavre, j'en serais morte !

En arrivant à Paris, Jeanne, brisée de fatigue, se rendit chez elle en ligne directe. La concierge, quand elle la vit, poussa une exclamation de joie.

—Ah ! maman Lison, lui dit-elle, vous allez peut-être pouvoir me donner des nouvelles de ma locataire, mam'zelle Lucie ! Hier soir elle est partie pour la Garenne de Colombes où elle allait porter une robe, et on ne l'a point revue depuis ce moment-là. Deux fois on a envoyé de son atelier demander si elle était revenue. Savez-vous quelque chose ?

—Oui. Lucie est malade.

—Malade ! répéta la concierge. Ah ! la pauvre petite ! Mon Dieu ! mais qu'est-ce qu'elle a ? Où est-elle ?

—En revenant prendre le train à la gare de Bois-Colombes, elle a fait un faux pas, elle est tombée, et elle s'est blessée au côté.

—Blessée ! Quel malheur ! Est-ce que c'est grave ?

—Non, heureusement. Sa convalescence ne sera pas longue. Dans quelques jours elle reviendra ici, tout à fait guérie.

—Ah ! tant mieux ! Vous me rassurez ! Je voulais aller demain matin prévenir le commissaire du quartier.

—Vous voyez que c'est inutile. Seulement une personne qu'il faut avertir, c'est madame Augustine, sa maîtresse couturière. J'irai demain.

—Comment avez-vous su l'accident, maman Lison ?

—Lucie m'a envoyé un commissionnaire à la boulangerie. A propos, elle m'a chargé de vous demander s'il est arrivé des lettres pour elle.

—Oui, une.

—Eh bien, je la prendrai demain, pour la lui porter.

—Et votre patronne, notre boulangère, comment qu'elle va ? On ne nous a pas apporté notre pain aujourd'hui.

—La pauvre femme est morte la nuit dernière.

La concierge leva ses mains vers le ciel et les laissa retomber.

Jeanne laissa la portière se livrer à des réflexions philosophiques sur l'instabilité des choses humaines en général et de la vie en particulier, et monta prendre un repos dont elle avait le plus grand besoin. Le lendemain matin elle remplit comme d'habitude ses fonctions de porteuse de pain et revint s'habiller afin d'assister au convoi de madame Lebret.

Après avoir assisté aux funérailles de madame Lebret, Jeanne partit pour Bois-Colombes où la jeune fille l'attendait avec une impatience facile à comprendre. La fièvre avait notablement diminué ; la blessure devenait de moins en moins douloureuse. Bref l'état général était aussi satisfaisant et aussi rassurant que possible. Le docteur en donna l'assurance à maman Lison.

XVI

Lucie lut, ou plutôt dévora les deux lettres apportées par Jeanne Fortier. Toutes deux étaient de Lucien Labroue. Dans la dernière le jeune homme reprochait à sa fiancée son silence, qui le peinait et l'inquiétait en même temps. Lucie fit part de ces deux lettres à son amie maman Lison.

—Il faut que je lui écrive tout de suite, dit celle-ci, afin qu'il reçoive de vos nouvelles demain matin.

—Mais si c'est vous qui lui écrivez, répliqua la jeune fille, cela redoublera ses inquiétudes. Quoi que vous lui disiez, il se persuadera que la situation est très grave.

—C'est vrai, je n'avais pas pensé à cela. Comment donc faire ?

— Je vais écrire moi-même.
 — Faible comme vous êtes !
 — J'aurai bien la force de tenir une plume.
 — Mais le docteur l'a défendu.
 — Le docteur n'en saura rien.
 — Si la fatigue aggrave votre état.
 — Je me sens beaucoup mieux et cela ne me fatiguera pas. Il y a là, sur cette table, un buvard, du papier, des plumes. Veuillez mettre tout cela sur mon lit, et vous aurez la complaisance de tenir l'encrier.

Jeanne s'empressa d'obéir, et Lucie, d'une main un peu tremblante, traça les lignes suivantes :

« Cher Lucien bien-aimé,

« Je vais vous dire la vérité tout entière, mais ne vous alarmez pas car je vous jure que je ne vous cache rien et qu'il ne faut concevoir aucune crainte. Je suis dans mon lit, blessée, mais vous voyez que ma blessure n'est point grave, puisque je peux vous écrire. J'ai été victime d'un odieux attentat. On a voulu m'assassiner pour me voler, et on m'a pris l'objet auquel je tenais le plus au monde, la jolie petite montre dont, à force d'économie, vous m'avez fait cadeau. Voici ce qui s'est passé.

Ici, la jeune fille racontait son voyage à la Garenne, l'agression d'un inconnu, sa chute et son évanouissement, l'arrivée providentielle de maman Lison, et enfin la manière affectueuse dont elle avait été accueillie chez le commissaire de police de Bois-Colombes. Elle terminait en disant : « D'ici à deux ou trois jours, je pourrai retourner à Paris, je l'espère bien, rentrer dans ma chambrette, où tout me parle de vous, et reprendre mon travail. Je ne suis point du tout abandonnée. La femme du commissaire, une aimable et gracieuse personne, me tient habituellement compagnie, et la bonne maman Lison vient me voir chaque jour. Enfin je prends mon mal en patience, et je ne songerais point à me plaindre s'il m'était possible de vous dire de vive voix que je vous aime encore un peu plus qu'hier, et que je vous aimerai demain un peu plus qu'aujourd'hui. Et ce sera toujours ainsi.

« Votre fiancée, bientôt votre femme, n'est-ce pas ?

« LUCIE »

La jeune fille mit sa lettre sous enveloppe après avoir appuyé ses lèvres sur le papier, pour envoyer de loin un baiser à Lucien ; elle écrivit l'adresse et tendit l'enveloppe à Jeanne Fortier qui se hâta de faire disparaître les objets placés sur le lit. Il était temps. Le docteur entra, et il n'aurait pas manqué de gronder bien fort s'il s'était aperçu qu'on venait de lui désobéir. Mais il ne vit rien, constata un mieux sensible et traça la formule d'une potion dont Lucie devait boire une cuillerée d'heure en heure et qui hâterait le retour de ses forces, par conséquent sa convalescence. Jeanne alla chez le pharmacien faire préparer la potion, la rapporta et partit pour Paris.

.

Mademoiselle Amanda était d'une humeur masacrante. Elle avait attendu à l'heure du déjeuner le pseudo Arnold de Reiss, et celui-ci ne s'était point gêné pour lui fausser compagnie, sans même donner la peine de la prévenir de ne pas compter sur lui. Dans la journée, l'essayeuse de madame Augustine reçut par la poste une lettre de son platonique amoureux. Cette lettre contenait un billet de mille francs et annonçait qu'Arnold étant obligé de faire un voyage imprévu et d'assez longue durée, il avait le regret de partir sans voir sa « Poulette. » Amanda serra la lettre de banque avec soin et froissa la lettre avec colère. Ce départ si brusque cachait-il une rupture ? Ce voyage était-il véritable ? Voilà ce que se demandait l'essayeuse fort désappointée, car elle avait fondé de grandes espérances sur Arnold de Reiss, espérances qui s'évanouissaient en fumée. Impossible de se répondre ! Aucun moyen d'éclaircir ses doutes ! Ovide avait eu soin de ne lui fournir aucun indice qui pût l'aider à retrouver sa piste. Elle en était réduite à se lamenter sur l'écroulement de ses beaux châteaux en Espagne.

Mieux renseignés que mademoiselle Amanda, nos lecteurs ont compris qu'il s'agissait d'une rupture définitive. Ovide du moins le croyait. Le billet de mille francs était le prix des renseignements donnés au sujet de Lucie. N'ayant plus besoin de l'essayeuse de madame Augustine, il la mettait carrément de côté, et comptait bien ne la revoir jamais. En cela il se trompait.

.

Lorsque Lucien Labroue jeta les yeux sur la lettre dont nous avons reproduit la plus grande

partie, il reçut en plein cœur un coup terrible. Lucie avait failli mourir. Lucie, victime d'un misérable assassin, gisait sur son lit de douleur, et il n'était pas là, près d'elle, pour la soigner ! Qui sait si la jeune fille, voulant lui éviter de trop poignantes angoisses, ne lui cachait pas la gravité de sa blessure ? Le fils de Jules Labroue éprouvait une véritable torture morale. A quelle résolution s'arrêter ? Partir pour Paris ? Abandonner la surveillance dont il était chargé ? Trahir la confiance de son patron ? Le pouvait-il ? Assurément il ne le pouvait pas sans encourir la disgrâce de Paul Harmant, sans risquer de perdre son emploi, de compromettre son avenir. Il lui fallait attendre la fin des travaux de Bellegarde et se contenter d'une correspondance quotidienne avec Lucie. C'est ce qu'il résolut de faire, mais en se disant :

— Ah ! si j'étais libre, comme je serais vite auprès d'elle !

De tout ce qui précède résulte la preuve que personne ne pouvait soupçonner les vrais motifs de la tentative d'assassinat commise sur la jeune fille. Pour tout le monde, il ne s'agissait point d'un crime prémédité ayant pour but de se débarrasser de Lucie, mais de l'acte brutal d'un rôdeur de barrières préjudicant au vol par le meurtre. Ovide Soliveau et le faux Paul Harmant, son complice, pouvaient et devaient se croire à l'abri de tout soupçon. En conséquence, ils dormaient en paix sur leurs deux oreilles. L'un et l'autre avaient lu très assidument les journaux, pour savoir si l'on parlait du crime de Bois-Colombes. Les journaux étaient restés muets. Ovide Soliveau se félicitait de ce silence, et Jacques Garaud, de son côté, s'en applaudissait.

Le parquet ne s'était point ému d'une tentative de meurtre n'ayant pas amené la mort, car de tels actes sont malheureusement trop fréquents dans la grande banlieue de Paris. A la suite du procès-verbal du commissaire, aucun juge d'instruction ne s'était rendu sur le théâtre du crime. Le parquet avait simplement ordonné de prendre des mesures de police pour assurer la sécurité des habitants de Bois-Colombes, et de chercher le numéro d'ordre de la montre volée. Lucie, ayant donné l'adresse du magasin d'horlogerie où son fiancé avait acheté cette montre, la recherche ne fut ni longue ni difficile. On prit note du numéro et on attendit que l'assassin, en cherchant à vendre le bijou volé, vint se livrer lui-même à la justice.

A l'hôtel de la rue Murillo, les choses suivaient leur cours naturel. Paul Harmant s'abstenait provisoirement de parler à sa fille de Lucien Labroue. Le jeune homme, dans ses lettres à son patron évitait d'écrire le nom de Mary.

— Lorsque Lucien sera de retour, se disait Jacques Garaud, lorsqu'il aura connaissance de la disparition de celle qu'il aimait ou qu'il croyait aimer, je jugerai de l'effet produit sur lui par cette nouvelle, et alors j'agirai.

L'état de Mary restait le même. Renfermant ses souffrances en elle-même, s'efforçant de cacher ses poignantes douleurs, elle ne laissait pas échapper une plainte, elle ne prononçait pas une parole de reproche ; portant son père lisait dans son âme, comprenait ce qu'elle ne disait point et se demandait s'il ne ferait pas bien de hâter le retour de Lucien.

(La suite au prochain numéro.)

LE TEMPS EST UN GRAND MAITRE

D'HABITUDE on nous représente le Temps comme un vieillard osseux, avec une longue barbe blanche, de grandes ailes qui lui donnent un vol rapide, tenant d'une main une horloge à sable et de l'autre sa redoutable faux. Mais il nous faut voir le temps sous une forme tout autre et non moins vraie. Cette fois, ce n'est plus le grand faucheur qui renouvelle le monde, c'est un maître qui tient école.

Les écoliers, qui sont-ils ? Tant que nous sommes, jeunes et vieux, grands et petits. Ce qu'il enseigne ce maître sévère, c'est difficile à dire en peu de mots, car cela comprend toute l'expérience de la vie, toute l'humaine sagesse. Essayons cependant de donner en raccourci quelques-unes de ses leçons.

Le temps dit aux pauvres : « Travaille, j'en ai vu d'aussi pauvres que toi en commençant, qui,

petit à petit, ont acquis, à force de travail, l'aisance et le bien-être, et laissé à leurs fils un patrimoine assez rond et un nom estimé. »

Il dit aux riches : « Sois charitable. J'ai vu bon nombre de tes pareils, ennuyés et rongés de soucis, au milieu de leurs richesses. Les meilleurs seuls trouvaient le secret d'être heureux en répandant à propos secours et bienfaits. »

Il dit aux jeunes gens : « Usez, n'abusez pas. Combien j'en ai fauché de jeunes fous, caducs avant l'âge, qui avaient gaspillé en quelques jours les plus beaux dons de Dieu ! »

Il dit aux vieillards : « J'ai vu des hommes qui, chargés d'ans, savaient encore être utiles et se faire aimer. Imités-les ; instruisez, reprenez doucement ceux qui viennent après vous ; gardez-vous de l'humeur chagrine. »

Oh ! c'est un grand maître que le Temps ! Mais combien, à chaque génération, il a de mauvais écoliers ?

A JAFFA
 (Voir gravure)

LE nom de Jaffa, ancienne Joppé, est la corruption européenne de l'arabe *Yāfa*, dans lequel on retrouve l'hébreu *japha*, traduction du phénicien *joppa*, qui signifie hauteur, éminence. Cette ville appartenait, du temps des Hébreux, à la tribu de Dan.

La tradition populaire veut que ce soit à Joppé qu'ait été construite l'arche de Noé. Quand le roi Solomon voulut bâtir son fameux temple, il s'adressa à Hiram, roi de Tyr, pour obtenir de lui les matériaux nécessaires. Les bois et les pierres que l'on tira du Liban furent chargés sur des vaisseaux et dirigés par mer vers le port de Joppé, d'où Solomon les fit transporter à Jérusalem. La plage de Joppé fut le théâtre des aventures du prophète Jonas. Enfin, les *Actes des Apôtres* nous apprennent que saint Pierre rappela à la vie, à Joppé, une femme nommée Tabitha. La ville est donc pleine de souvenirs bibliques. La maison dont nous donnons une vue sur notre quatrième page est celle de Simon le Tanneur, qui fut habitée par saint Pierre, lors du séjour à Jaffa du prince des apôtres.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 129. — ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

J'aime avec passion les plaisirs de la chasse ; Aussi, mes chers lecteurs, permettez-moi de grâce De vous dire en deux mots (certes cela suffit) Ma dernière aventure et ce qui s'en suivit.

Parti de bon matin et même avant l'aurore, Sur le coup de midi j'errais bredouille encore : Pas la moindre perdrix, le plus maigre lapin Ne s'étaient mis au bout de mon fusil. Enfin Nemrod désespéré, je rentrais à la ville Quand soudain j'aperçus, à moins d'un quart de mille, Perchés allègrement sur quelques arbrisseaux, Une douzaine au plus de gentils passereaux. Ma foi ! ne songeant guère au moineau de Lesbie, Je fis feu : pan... pan... pan !... sur la terre rougie Cinq cadavres gisaient... Hélas ! c'était trop tard, Juste j'avais visé cette fois, par hasard !...

Mais vous qu'on dit versés dans les mathématiques, Pourriez vous bien me dire, œdipes si pratiques, Le nombre exact, précis, des oiseaux si charmants Restés sur les rameaux ? — A vous, lecteurs savants.

SOLUTIONS :

No 126. — Le mot est : Cou-vent.
 No 127. — Les mots sont : Cocodès. — Coko — Coko. — Cocotte. — Coco. — Coco. — Roccoco.

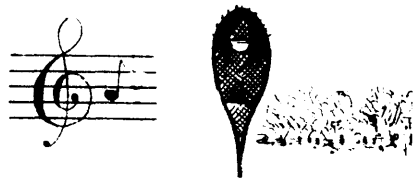
No 128

BLANCS.	NOIRS.
1 R 4e F R	1 P 4e C, échec
2 R 3e F R	2 P 5e C, échec
3 R 4e F R	3 P 6e C
4 P pr. P, échec et mat.	

ONT DEVINE :

Problèmes. — Mlle Joséphine, St-Jean Deschaillons ; F. Richard, ville St-Jean-Baptiste ; Dame Calixte Roy, Côte-des-Neiges ; Nap. Houlé, Montréal.
 Rébus. — Pierre Morrier, ville St-Jean-Baptiste.

REBUS.



LE KNO GES.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

La vie est composé de biens et de maux

CHOSSES ET AUTRES

—Les bottes de Pierre le Grand sont montrées comme curiosités à St-Petersbourg (Russie).

—La Floride est le plus grand verger du monde. Au-delà de 2,500 acres sont cultivés en fruits.

—Soixante six célibataires se sont suicidés, aux Etats-Unis, pendant les premiers trois mois de cette année.

—En 1884, il a été tué, en Afrique, 65,000 éléphants, ce qui permit d'importer 1,875,000 livres d'ivoires.

—Réflexion d'un philosophe : " La femme adore sa mère, c'est de règle. Le gendre exécra sa belle-mère. Et voilà comment les ménages commencent tout de suite à être d'accord.

—Quatre Sœurs de Charité sont parties de Québec, en compagnie de Mgr Bossé, préfet apostolique, dans le but de jeter les bases d'une école et de se dévouer au service des malades, sur les côtes du Labrador.

—Devant l'académie des Sciences, à Paris, un rapport a été présenté qui établit qu'un homme, à l'âge de 59 ans, a dormi pendant le temps de 6,000 jours, travaille la même longueur de temps et mange pendant 2,000 jours, il a marché pendant 800 jours et a été malade pendant 500 jours. La statistique est assez curieuse.

—Un Américain vient d'inventer une nouvelle ceinture pour les dames, elles la porteront au bal. Cette ceinture est munie de boucles, comme une malle; le danseur, au lieu de se détraquer la main en cherchant à enlacer les tailles parfois un peu fortes des danseuses, empoigne tout simplement la boucle avec la main pleine... et en avant la musique !

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 86 1/2, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.

Madame HENRI SURPRENANT, No 104, rue St-Martin, Montréal.

DR JOSEPH NOLIN,

Elève du Collège Dentaire de Philadelphie,

CHIRURGIEN - DENTISTE,

148, RUE BLEURY, EN FACE DU GÉBUS, 148

Heures de Bureau : de 9 à 5.

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

10225

PRIMES MENSUELLES

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	- - -	\$50
2me "	- - -	25
3me "	- - -	15
4me "	- - -	10
5me "	- - -	5
6me "	- - -	4
7me "	- - -	3
8me "	- - -	2
86 Primes, a \$1	- - -	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par

E. MASSICOTTE & FRERE, Seuls agents pour Montréal, 217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 310 A.)

COURS D'ELOCUTION

Le professeur Parage, 143, rue Bleury, recevra chez lui des élèves ou ira à domicile. Cours d'élocution française et de déclamation, cours préparatoire à l'École Polytechnique et à l'étude du droit et de la médecine.

Montréal, septembre 1885.

AGENTS DEMANDES

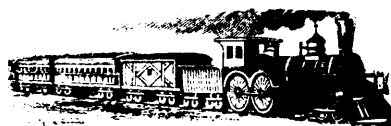
ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Verrill's Bureau (70 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.



LES REMEDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 86 1/2, rue Saint Laurent, Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Arrapaho" ou "Baume des Montagnes Vertes," "Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 86 1/2, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.

Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achetez.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalhousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.28 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.50 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pulman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal

D. POTTINGER, Surintendant en-chef. MONCTON, N.-B., juin 1885.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.